

Novembre 2000

TEN
DANCES

ART ABORIGÈNE UN MARCHÉ PORTEUR

Ignorée par l'Australie blanche jusqu'au milieu des années 80, la création aborigène est aujourd'hui célébrée dans le monde entier. Disputée par les collectionneurs et les musées, elle fait l'objet d'un commerce florissant. Comme la flamme olympique qui s'est arrêtée à Sidney, l'art aborigène a largement parcouru la planète en cette année 2000. De Sidney à San Francisco, en passant par le musée Olympique de Lausanne, le musée Picardie d'Amiens et jusqu'aux Galeries Lafayette à Paris, les expositions de ces peintures d'origine ancestrale ont séduit des centaines de milliers de visiteurs. La dernière en date, celle du musée départemental de l'abbaye de Saint-Riquier¹, près d'Abbeville, a ouvert ses portes le 15 septembre, le jour de l'ouverture des JO. Elle présente jusqu'au 26 novembre une sélection de trois collections majeures : celle du musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie (MAAO), du diplomate suisse Jean-Jacques de Dardel et du marchand parisien Baudouin-Lebon². Ce dernier fut le premier galeriste, et le seul pendant longtemps, à montrer de l'art aborigène en France. «Ma première exposition en 1987 fut un "total fiasco", se souvient-il. Décrétée nulle par les marchands d'art tribal, elle avait quand même enthousiasmé Claude Fournet, alors directeur des musées de Nice, qui l'avait aussitôt reprise au musée des Ponchettes.» Depuis, Baudouin-Lebon a organisé plus de 70 expositions d'art aborigène à Paris et en province. Paradoxalement, il n'a pas profité des jeux Olympiques de Sidney pour exhiber son stock, ni même pour le réévaluer. En comparaison des 100 000 dollars et plus, désormais pratiqués à Melbourne chez Sotheby's pour les stars de la peinture aborigène, ses prix paraissent bien sages (30 000 à 50 000 F en moyenne). Stéphane Jacob³ (3), sorti du musée des Monuments français pour se spécialiser

dans la promotion de l'art aborigène comme de l'art occidental australien, a repris son exposition de l'été pendant la durée des Jeux. «En moins de quatre ans, j'ai vendu quelque 300 peintures, sculptures et objets, dont 60 % environ d'œuvres aborigènes», affirme ce jeune «marchand en chambre» qui emprunte des espaces à travers toute la France pour les expositions qu'il fournit clés en main (comme celle toute récente des Galeries Lafayette). Entre ses expositions, il réunit une ou deux fois par semaine dans le cadre feutré de son appartement parisien, des petits groupes de collectionneurs potentiels autour d'un verre, afin de les initier en douceur à l'art aborigène. «Il est rare que l'un ou l'autre ne reparte avec un ou plusieurs tableaux sous le bras.» Formée de jeunes collectionneurs, d'avocats, de banquiers ou de chefs d'entreprise, sa clientèle compte aussi des musées dont le MAAO. Celui-ci lui a acheté, entre autres, une toile d'Helicopter Tjugurrayi (3) qui eut droit à la couverture de *la Revue du Louvre* d'avril 1998. Ce numéro «historique» pour la reconnaissance de l'art aborigène saluait les dernières acquisitions du musée pionnier par deux articles fort instructifs de Philippe Peltier et d'Yves Le Fur, l'un et l'autre conservateurs du MAAO. Celles-ci venaient compléter un fonds déjà important formé en deux temps. D'abord par l'énorme collection de peintures sur écorce donnée en 1963 par Karel Kupka – chercheur au CNRS qui les avait collectées en terre d'Arnhem au début des années 60 – puis par la campagne d'achat de peintures aborigènes contemporaines, effectuée sur place par deux conservateurs du musée, Roger Boulay et Françoise Dussart, en 1991, au creux du marché. Après un premier emballement déclenché outre-Atlantique par l'exposition «Dreamings, the Art of Aboriginal Australia» de l'Asia Society à New York, en 1988, le calme était en effet rapidement revenu avec la guerre du Golfe et la crise. Depuis, le marché s'est progressivement structuré. Les communautés aborigènes, celles où sont nées dans les années 70 et 80 les premières peintures



SOS ABORIGÈNES

La prochaine vente d'art aborigène de Sotheby's aura lieu à Sidney à l'Art Gallery of New South Wales le 12 novembre à l'issue de l'exposition «Papiunya Tula : Genesis and Genius.» Son produit servira à l'acquisition d'un appareil à dialyse destiné à la communauté reculée de Kintore dont les membres souffrent cruellement de diabète, conséquence des changements alimentaires survenus à la suite de leur sédentarisation. (Sotheby's, tél. 01 53 05 53 05.)

acryliques sur toile – révolutionnant la tradition ancestrale de peintures au sol ou corporelles, éphémères par nature –, se sont organisées pour contrôler la production et la commercialisation de leurs créations. Sotheby's avait introduit de l'art aborigène dans ses ventes d'art tribal dès 1993. Sous l'impulsion du spécialiste Tim Kligender, l'art aborigène est ensuite passé dans les ventes d'art contemporain australien. Depuis 1997, il fait l'objet à Melbourne de ventes spécialisées. D'autres, notamment Phillips, ont suivi le mouvement.

«Depuis, le pourcentage d'acheteurs non australiens est passé de 20 à plus de 60 %», révèle Tom Kligender. Et les prix ont flambé. Certains artistes phares comme Emily Kame Kngwaggeye, qui a commencé à peindre à plus de 70 ans, Rover Thomas et Johnny Warangkula Tjupurrula ont vu leur cote décupler. «Pour le meilleur de leur production, seulement», précise l'expert en ajoutant que «même les plus grands peintres aborigènes ont une production à la fois pléthorique et très inégale». D'où les «trous» fréquents dans les ventes et l'extrême disparité des prix pour un même artiste. Les œuvres des nouvelles générations demeurent très accessibles en particulier celles des traditionnelles peintures sur écorce, moins cotées que les nouvelles peintures acryliques. Comptez à partir de 7000-8000 F pour des formats modestes, voire deux à trois fois moins sur place, dans les communautés aborigènes. L'Australie, c'est loin,

direz-vous. Très loin, certes, mais pas inaccessible pour autant. «Lorsque j'étais en poste à Canberra, au milieu des années 90, se souvient Jean-Jacques de Dardel, une étude a révélé que 70 % des touristes visitant l'Australie y étaient prioritairement attirés par l'art aborigène.» La route est libre, semée de découvertes. ISABELLE DE WAVRIN



1. Yiravala, *Luma luma and Wind Mimith*, 1971, pigments naturels sur écorce d'eucalyptus, 70 x 30,5 cm. Vendu 140 000 F en juin 1998 par Sotheby's, Melbourne, (est. 80 000-100 000 F).

2. Thomas Rover (Joolama), *Kulmadja (Elgee Cliff)*, 1987, pigments naturels et plantes sur toile, 90 x 60 cm. Vendu 570 000 F en juin par Sotheby's, Melbourne, (est. 160 000-240 000 F).

3. Helicopter Tjugurrayi, *Paljukutjara (Trou d'eau dans le Great Sandy Desert)*, 1996, acrylique sur toile, 120 x 80 cm. Coll. MAAO, Paris. Court. Arts d'Australie, Stéphane Jacob, Paris. Photo P. de Formanoir. Vendu autour de 30 000 F par S. Jacob.